

# LA FLANDRE ILLUSTRÉE

40 CENTIMES LE NUMÉRO  
dans toutes  
LES VILLES DE FRANCE.

Paraissant tous les Dimanches

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS.

ABONNEMENT

UN AN. . . . . 6 fr.  
SIX MOIS. . . . . 4 »

**BUREAUX**  
RUE DE TENREMONDE, 26,  
LILLE.

**SOMMAIRE :** Baudoin, comte de Flandre, par M. Év. de Saint-Valentin. — CHRONIQUES DE FLANDRE : Marie de Brabant (suite et fin), par M. Ch. de Franciosi. — Pierre-Paul Rubens (suite), par M. Henry Berthoud. — LES FEMMES CÉLÈBRES DE LA FLANDRE : Ermengarde, par M. Bruu-Lavaïanne. — Le Forgeron d'Anvers (suite), par M. Alf. Des Essarts. — Les Niculles. — Album d'un Compilateur.

**POUR LA VENTE AU NUMÉRO**

S'adresser à l'Administration  
Rue de Tenremonde, 26, à Lille.



Baudouin, comte de Flandre, premier roi de Jérusalem.

## BAUDOIN, COMTE DE FLANDRE, 1<sup>er</sup> ROI DE JÉRUSALEM

Dans les dernières années du dixième siècle, l'Europe attentive et émue attendait en silence sa dernière heure. De sinistres prophéties avaient annoncé la fin du monde pour l'an 1000, et les esprits naïfs et crédules avaient volontiers accepté cette prédiction comme le châtement divin des crimes et des exactions humaines. La féodalité, dans toute sa force, avait réduit les peuples au servage le plus complet, et

l'Église seule, malgré son impuissance, protestait contre l'état de choses, mais son influence n'allait pas jusqu'à ranimer le courage des populations. Les pestes, la disette, la violence et la tyrannie des princes, les exactions des seigneurs étaient les avant-coureurs de la catastrophe finale que tous attendaient en tremblant. Cependant vint et s'accomplit l'an 1000. Alors commença à rentrer dans les cœurs l'espoir de la vie. Après avoir tremblé de la perdre, si misérable qu'elle fût, les peuples, poussés par leur instinct de reconnaissance encore plus que par la voix de l'Église, voulurent, par des œuvres proportionnées aux crimes qu'ils avaient à expier et à la clémence du ciel qui

les pardonnait, prouver leur repentir et dater leur vie nouvelle. Dans ces temps de difficiles communications où les routes, non frayées, étaient impraticables, soit par les accidents géologiques, soit par les routiers qui les infestaient et les seigneurs qui rançonnaient les voyageurs, de rares pèlerins, quelquefois protégés par leur robe, leur bourdon et leur rosaire, entreprenaient pédestrement le pèlerinage dans les pays lointains, berceau du christianisme, — peu revenaient de leur voyage, et, tout le long des routes, payaient l'hospitalité qu'on leur accordait par les récits des merveilleuses contrées qu'ils avaient parcourues. Le tombeau du Christ, — possédé par les

## LES FEMMES CÉLÈBRES DE LA FLANDRE

« Et combien, dit Oudegherst, que les Huns, Goths, Wandalois et autres nations estranges et barbares avoyent, long-temps auparavant, moyenné audit pais de Flandre, ruynes, pillerie et destruction, et que pour ce respect, il estoit inhabité, si est-ce que les susdites commodités des mers et rivières, cessant l'obstacle desdites nations estranges, ne povoyent être ostées, ni diminuées, ceste contrée de Flandre estoit un bon et opulent pais. »

Notre vieux chroniqueur explique ici d'un trait de plume pourquoi la Flandre, malgré tant de vicissitudes et de catastrophes qui semblèrent si souvent devoir amener sa perte totale, est restée un pays plantureux et abondant en toutes choses. Il doit premièrement cet avantage à sa situation ; mais on peut ajouter que le caractère de ses habitants, et surtout le rôle que joue la femme dans la vie ordinaire, contribuent autant et plus peut-être que la mer et les rivières à cette prospérité qui peut bien s'obscurcir un moment, mais pour briller bientôt d'un nouvel éclat.

Dans nos pays septentrionaux, la femme n'est pas, comme sous les climats plus favorisés du ciel, un jouet, un amusement, une distraction, un excitant, un objet de luxe, un être passif et sans autre intelligence que celle du plaisir, ou bien une forme séduisante empruntée par le démon pour entraîner l'homme sur la pente du mal. Chez nous, la femme est une compagne. Ce mot dit tout. Égalité de droits dans le sanctuaire de la famille, communauté d'intérêts, partage égal de douleurs et de joies, sauf les différences qui naissent de la délicatesse des organes et de la sensibilité des nerfs ; aptitude aux affaires, génie du commerce qui se développe surtout dans les détails, dans l'activité, dans la vigilance. Combien d'hommes ont dû leur fortune à l'utile coopération de leur femme !

C'est bien peu poétique, ce que je vous dis là, mesdames. Mais ne me blâmez pas. S'il y en a parmi vous qui, à l'exemple de certains oiseaux d'Asie, se nourrissent du parfum des fleurs et s'enivrent de la rosée du matin, oh ! certes, je suis loin de les condamner ; au contraire, je vous dirai même tout bas que je les préfère ainsi, car elles ont par avance une secrète intuition des choses du ciel, et peut-être, qui sait ? une mission divine à remplir.

Mais j'ai à parler des femmes de la Flandre, particulièrement de celles dont l'histoire a conservé les noms ; vous ne voudriez pas que je fisse des portraits de fantaisie.

Qu'est-ce que je dis là ? L'histoire s'occupe-t-elle de la femme prudente et sage, qui se renferme dans son ménage comme dans une forteresse, qui réserve le doux parfum de ses vertus pour son mari et pour ses enfants, qui n'a pas d'autre ambition que de faire le bonheur des êtres chéris qui l'entourent ? Non, non, on ne parle pas dans les livres de cette femme-là, de la femme dont nous voyons autour de nous tant d'exemples vénérés ; la postérité pour elle ne s'étend guère au-delà des enfants de ses enfants. Quand ils regardent son portrait, conservé religieusement, ils disent : C'est bien grand-mère. Qu'elle était bonne ! Et puis, viennent des générations qui ne l'ont pas connue, et le cœur ne dit plus rien.

La femme des livres, celle qui nourrit les auteurs et les libraires, c'est celle qui a vécu *en-dehors*, qui s'est signalée par des vertus éclatantes ou par des crimes épouvantables, ou bien encore par des malheurs plus ou moins imaginaires.

Justement, la première femme célèbre de la Flandre dont le nom se présente sous notre plume, est un de ces types problématiques dont la naissance n'a pas été inscrite à l'état-civil de l'époque, et dont l'existence peut être affirmée ou contestée avec un égal

succès. Il s'agit d'ERMENGARDE, mère de Lydéric.

Une réflexion toute naturelle :

Lydéric vient de paraître dans le cortège des *Fastes de Lille*, en compagnie du tyran Phinart ; donc, c'est qu'on y croit. Du moment qu'on y croit, je ne vois pas pourquoi l'on douterait d'Ermengarde, la victime de Phinart et la mère de Lydéric.

Ainsi, grâce aux *Fastes de Lille*, je puis me dispenser de citer Buzelin, Oudegherst et le chroniqueur Christian Massens, qui tous racontent avec la plus grande bonne foi l'histoire touchante de la veuve du prince Salvart, et je vais vous la raconter moi-même comme si j'y avais la plus ferme confiance.

### I

#### ERMENGARDE

Sous le règne de Clotaire II, un seigneur bourguignon, nommé Salvart, forcé de quitter son pays par suite des guerres, violences et pilleries auxquelles il était en proie, résolut de se retirer en Angleterre avec sa femme Ermengarde et toute sa maison. Il marchait à petites journées à cause de l'état intéressant où se trouvait cette épouse chérie. Parvenu aux confins de la Flandre, qui ne formait alors qu'une immense forêt appelée *la Forêt charbonnière*, il devait traverser un bois voisin du château du Buc, occupé par le gouverneur de ce pays, espèce de tyran subalterne exerçant l'autorité au nom du roi, et profitant des forces dont il disposait pour voler et massacrer les voyageurs assez imprudents pour s'approcher de son repaire. Phinart, — c'était le nom de ce brigand, — informé du passage de Salvart, qui emportait avec lui toutes ses richesses, ne voulut pas laisser échapper une si belle occasion, et s'embusqua avec ses satellites dans un fourré impénétrable près duquel la petite troupe du Bourguignon devait nécessairement passer. Salvart, assailli à l'improviste, essaya en vain de se défendre. Malgré son courage et celui de ses gens, il succomba sous le nombre, et tous périrent, à l'exception de la princesse qui s'était éloignée dès le commencement du combat avec une de ses femmes.

La secousse causée par une catastrophe si horrible devait hâter le moment où la malheureuse Ermengarde allait être mère. En effet, dès le lendemain, obligée par la fatigue de s'arrêter près d'une fontaine ombragée par des saules, et qu'on appela depuis, pour cette raison, *la Fontaine del Saulx*, elle mit au monde un fils, qui, né dans la douleur et les larmes, devait parvenir un jour aux plus hautes destinées.

A peine la princesse avait-elle goûté quelques heures la suprême consolation d'être mère, que des soldats de Phinart découvrirent sa retraite. Elle n'eut que le temps de cacher son fils sous un buisson touffu, en le recommandant à la sainte Vierge qui lui était apparue dans son sommeil et l'avait rassurée sur le sort de cet enfant. Bientôt elle fut saisie par les dignes compagnons du brigand et renfermée dans le château du Buc, qui, plus tard, donna naissance à la ville de Lille.

La princesse Ermengarde, ayant ainsi laissé son enfant à la garde de Dieu, et ne voyant aucun moyen d'échapper aux brigands qui la cherchaient, marcha résolument au-devant d'eux, et leur tint ce langage fidèlement rapporté par l'histoire :

« Si votre cruauté n'est, par la mort de tant de mes gens et mesmes de mon très cher seigneur et espous, encoire rassaziée, que tardez-vous à pareillement vous baigner en ce mien sang, afin que avec cestuy des autres, que avez puis n'aguerres espandu, il demande et impètre de Dieu la vengeance que vos inhumanitez ont desjà méritée ? Mais si (ce que mal aysément je pourroye croire) est restée en aucuns de vous quelque scintille de vertu et pitié, permettez que je jouisse de quelque liberté, laquelle seule entre une infinité de biens que souloye posséder, m'est jusque ores, pour tout confort, demeurée. Et laquelle perdue, tant s'en

» fault que j'aye auculne volonté de prolonger ma » pauvre et misérable vie, que mesmes en toute instance je vous requiers me donner une prompte » mort, plustost que me mettre entre les mains de » cestuy par le fait et commandement duquel je » perdis hier tout mon support et ma joye. »

Ce discours était bien fait, on en conviendra, pour amollir le cœur des tigres les plus féroces ; mais, par malheur, la princesse Ermengarde, qui était fille de l'illustre chevalier Gérard de Roussillon, parlait le français-catalan qu'on parle encore à Perpignan et à Carcassonne, tandis que les satellites de Phinart étaient tous des environs de Menin et de Courtrai et ne comprenaient d'autre langage que celui des anciens Ménapiens, renforcé par une addition de franc et de saxon. Ils se contentèrent donc de répondre : *Kanifestone*, — je ne comprends pas. — Puis, ils placèrent les deux femmes sur deux de leurs chevaux, et, en un temps de galop, les conduisirent au château du Buc, dont le pont-levis s'abaissa à leur approche, mais pour se relever aussitôt et les tenir dans une dure captivité.

C'est ici le lieu de dire ce qu'était le château du Buc.

Les chroniqueurs que j'ai pris pour guides donnent à ce château une origine romaine, et vont même jusqu'à en attribuer la fondation à un certain *Gayus*, lieutenant de César. C'est possible ; mais, en lisant les *Commentaires* d'un bout à l'autre, je n'ai pas trouvé un seul des lieutenants du conquérant des Gaules qui portât le nom de *Gayus*. Au reste, qu'il y ait un peu de romain dans l'affaire, c'est ce qui ne me paraît pas douteux, car, lors de la construction du Palais-de-Justice de Lille, en 1833, on découvrit à 3 mètres 60 au-dessous du sol les restes d'un petit édifice dont la destination ne put être déterminée, mais qui fut reconnu de construction romaine par une commission dont j'eus l'honneur d'être le rapporteur. (Voir ce rapport dans la *Revue du Nord*, année 1835, tome V, pages 212 et 297.) Ces ruines se trouvaient enfouies sous le chœur de l'église Saint-Pierre. Mises au jour pendant quelques mois, elles ont été recouvertes de nouveau et reposent maintenant sous une partie de la prison dont l'angle se rapproche le plus de l'Académie impériale de musique.

Ce petit monument ne faisait pas partie du château du Buc, qui existait certainement sur le monticule qu'on voyait encore, il y a onze ans, dans le jardin de la Douane ; mais la distance n'était pas assez grande pour qu'on ne puisse supposer que, pendant l'occupation romaine, un établissement de quelque importance se soit formé sous la protection de la forteresse.

Quant à celle-ci, sa position la rendait facile à défendre. Située au milieu d'un marais, placée au sommet d'une éminence, entourée par les deux bras de la Deulle qui semblaient l'enlacer avec amour, avant de la quitter pour aller courir vers la Lys, elle devait être considérée comme un point stratégique que les Romains n'étaient pas gens à négliger.

Mais quand le grand empire tomba sous les coups redoublés des Barbares, quand les farouches compagnons de Mérovée, que Rome avait appelés à son secours, achevèrent sa ruine, le château du Buc reçut de nouveaux maîtres, et le premier dont les chroniqueurs fassent mention, c'est justement notre Phinart. Après ce personnage, qui semble avoir servi de type à tous les tyrans de mélodrame, ledit château aurait eu pour maître Lydéric et ses successeurs, puis les premiers châtelains de Lille. Plus tard, il perdit toute son importance lorsque Baudouin IV entoura de murs la partie de la ville dans laquelle son fils fonda en 1066 l'église collégiale de Saint-Pierre. La paroisse de ce nom devint alors le véritable château que plusieurs comtes de Flandre choisirent pour leur séjour, et le château du Buc, situé hors des murs, mais enclavé dans la paroisse de Saint-Étienne où se tenait le grand marché (voyez mon *Atlas de Lille*), ne valant plus la peine d'être entretenu, tomba pierre à pierre pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que le fond qui conservait toujours le nom de *Motte du Châtelain*. Par succession de temps, cette montagne en

miniature tomba dans le patrimoine de la maison de Bourbon, qui en abandonna la jouissance aux religieux dominicains, lorsque, après trois cents ans de vaines sollicitations, le Magistrat de Lille consentit à les admettre dans la cité. Henri IV fut le premier roi de France qui porta le titre de *Châtelain de Lille*. Louis XVI fut le dernier.

A la Révolution, la *Motte du Châtelain* avec la cour Gilleson, et tout ce qui appartenait à l'ancien fief, fut vendu comme domaine national. Un sieur Dusart, qui en était propriétaire, vers 1804, convertit ce lieu plein de souvenirs antiques en réunion de plaisir. Le sommet de la *Motte du Châtelain* devint une vaste salle de danse entourée de gradins, au haut desquels on construisit des cabinets ouverts, par respect pour les mœurs. Un élégant bâtiment contenait cuisines, restaurant, salons de lecture et de conversation, salle de spectacle ou de concert, attira toute la bonne société lilloise. C'était le *Pré Catelean* de l'époque. Bals, illuminations, feux d'artifice, ascensions aérostiques. — C'est de la *Motte du Cirque* que partit l'infortuné Mosment, pour retomber d'une hauteur immense dans les fossés de la ville. Cet établissement fut pendant quelques années le rendez-vous de toute la ville. Après cela, il perdit la vogue. Pourquoi ? On ne saurait le dire. On continua de manger au *Cirque*, on ne s'y amusa plus.

Un beau jour, ce vaste terrain fut loué à la Douane. On démolit les anciennes constructions pour en faire de nouvelles. Puis arriva 1848, le règne de la fraternité. Un grand nombre de *travailleurs*, ayant droit au travail, ne trouvaient pas moyen de travailler. L'administration leur dit : « Mes frères, voici la *Motte du Cirque*; elle ne sert plus à rien; vous allez la raser. — Soit, raisons-là. » Là-dessus, les pioches, les pelles, les brouettes se mirent à l'œuvre, et les derniers vestiges de l'ancien *Château du Buc* achevèrent de disparaître.

Qui se serait douté alors que la république nivelait le terrain pour préparer l'Œuvre de Notre-Dame de la Treille ? Oh ! les desseins de Dieu sont toujours impénétrables !

Mais j'oubliais la malheureuse Ermengarde faisant son entrée dans le château du Buc. L'histoire ne rapporte pas, — et c'est bien dommage, — le discours que cette illustre princesse adressa au tyran et la réponse qu'il lui fit. Je le regrette; cela eût peut-être expliqué une chose que je ne m'explique pas : Pourquoi Phinart retint-il en captivité, dans son château du Buc, la veuve de Salvart, depuis l'an 620 jusqu'en l'an 640 ? Il n'attendait pas de rançon d'une veuve ruinée. Les charmes de celle-ci n'avaient point été cause de son enlèvement; d'ailleurs, vingt ans d'emprisonnement, d'ennuis et de larmes, avaient dû endommager quelque peu sa beauté. Je déclare donc qu'après avoir fait beaucoup de recherches pour découvrir le motif de cette injuste détention, je n'en imagine pas d'autre que la nécessité d'amener le dénouement que je vais raconter.

L'enfant d'Ermengarde fut trouvé par un ermite, dont l'humble retraite était voisine de la fontaine *del Saulx*. Le saint homme recueillit l'innocente créature, la fit nourrir par une chèvre, et, connaissant l'origine de son noble pupille, lui donna une éducation conforme à son rang. Cet ermite, qui se nommait Lydéric, avait, au baptême, donné son nom au fils de Salvart. A l'âge de dix-huit ans, le jeune Lydéric, informé de toutes les circonstances qui avaient accompagné sa naissance, se rendit dans la Grande-Bretagne, alors divisée en plusieurs royaumes. Il fut reçu à la cour d'un des rois du pays, s'y adonna aux exercices guerriers et aux devoirs de la chevalerie; puis ayant atteint sa vingtième année, il repassa le détroit, alla trouver le roi Dagobert, — que ce nom n'effarouche pas les dames, Dagobert était un prince fort galant. Le jeune Lydéric accusa devant ce monarque le traître Phinart du meurtre de son père et de l'enlèvement de sa mère, et il requit le combat en champ clos pour prouver son accusation.

Or, Phinart était un géant redouté de tous pour sa force musculaire et la férocité de son courage, tandis que Lydéric, par sa grande jeunesse, ne paraissait pas un adversaire bien dangereux. Néanmoins, le combat eut lieu sur un pont qui existe encore à Lille, et qui n'a jamais cessé de porter le nom de *Pont de Phin* ou de *Fin*. Il est situé rue de Paris, à l'entrée du *Marché-au-Fil-de-Lin*, et recouvre maintenant le petit canal qui, de l'Abreuvoir des Jésuites, va rejoindre le pont Saint-Jacques.

Il va sans dire que, de même que dans le duel entre David et Goliath, c'est le plus petit qui tua le plus grand. La délivrance d'Ermengarde fut le fruit de cette victoire, et le bon roi Dagobert, charmé de la valeur et de la bonne mine du jeune Lydéric, l'institua *forestier de Flandre*, en lui assignant pour domaine toutes les terres et seigneuries qui avaient précédemment appartenu à Phinart.

Quant à la princesse, heureuse au possible d'avoir retrouvé un fils si digne de ses illustres aïeux, elle vécut encore longtemps auprès de lui, et après sa mort, on lui fit l'épithète suivante :

Emergardis eram, quæ vivens undique passo  
Mundane sortis exui vie jugum :  
Nunc feror ad superos, nam me Deus evocat; ergo  
Orbatus genitrice suat valeat Lydericus.

Qu'Oudegherst traduit ainsi :

Emergard j'ay esté qui vivant en ce monde,  
Ay souffert des grands maux, dont maintenant n'ay cure :  
Ores m'en vais aux cieulx, car Dieu ainsi l'ordonne ;  
Sans mère, Lydéric soit heureux jusqu'il meure.

Comment trouvez-vous cette poésie ?

BRUN-LAVAINNE.

## PEINTRES FLAMANDS

### LE FORGERON D'ANVERS

(Suite).

III

Au moment où Quentin, après avoir revêtu son plus beau justaucorps et s'être attifé de son mieux, se dirigeait vers la demeure de M. Van Hoëf, celui-ci, tenant sa pipe à la main, reconduisait maître Jacob Krukker qui venait de lui faire visite. Tout en descendant l'escalier, l'orfèvre résumait avec autant de chaleur que de précision les arguments qu'il avait déjà longuement développés.

— Ainsi, disait-il, c'est bien entendu ? vous m'avez compris, n'est-ce pas ? je me suis suffisamment expliqué ?...

— Oui, oui, » répondit le peintre en souriant et le poussant un peu vers la porte.

L'avare fit volte-face.

— Dieu me garde, reprit-il, de prétendre exercer sur vous une influence. A coup sûr, monsieur Van Hoëf, vous êtes maître de vos actions, et personne n'a à vous dicter votre conduite.

— En ce cas, ne vous en préoccupez pas tant, mon cher ami.

— Seulement, qu'il soit parfaitement établi que si ce jeune homme — honnête du reste et un peu mon allié — s'autorise de ma parenté avec lui pour vous demander votre fille en mariage, ce ne sera point moi qui l'aurai encouragé à cette démarche présomptueuse; qu'au contraire, je l'en ai fortement dissuadé, et qu'il n'a pas un florin à attendre de moi pour appuyer ses prétentions.

— Je ne crois pas, en effet, quo vous soyez homme à lui prodiguer les largesses.

— Eh ! le pourrais-je, juste ciel ! avec toutes les charges qui pèsent sur moi !... Tenez, que vous disais-je ? j'aperçois mon gaillard à l'angle de la rue ; sûrement il vient ici. Est-ce que vous allez le recevoir ?

— Pourquoi pas ?

— Moi, je tourne de l'autre côté : j'aime mieux éviter les explications; car elles prennent du temps d'abord, puis elles aigrissent l'esprit.

Maître Jacob Krukker releva soigneusement le pan de son manteau pour s'en couvrir le visage, comme si un avare pouvait jamais réussir à se cacher, trahi qu'il est inévitablement par ce maintien craintif, ce pas inégal, ce regard inquiet, traduction visible d'une pensée sordide.

Quentin n'eut donc pas de peine à le reconnaître.

— Il m'avait précédé, pensa-t-il. Sera-ce un avantage pour moi ? N'importe, je ne reculerais pas.

Le jeune homme frappa à la porte qui, trois minutes auparavant, s'était refermée sur maître Krukker. Au bout de quelques instants, la servante vint ouvrir.

Maître Van Hoëf avait déjà repris sa place de repos entre son large poêle et sa table de chêne, où un pot de bière, un vase en faïence émaillée, rempli de tabac, des feuilles de papier, des crayons et une Bible lui tenaient compagnie. Sa fille Gertrude, installée près de lui sur une chaise basse au dossier de bois noir sculpté en spirale, brodait au canevau un bel ouvrage de tapisserie, destiné à être offert à la cathédrale. De temps à autre, entre deux bouffées de tabac, l'artiste adressait à sa fille quelques paroles auxquelles elle répondait avec une grâce et une cordialité charmantes.

Avez-vous étudié parfois dans les chefs-d'œuvre des Mieris, des Terburg, des Metz, de Gérard Dow, ces natures fraîches et calmes de Flamandes, avec leurs cheveux blonds relevés et ornés de perles, leurs bras arrondis, leur corsage de velours cramoisi, garni d'un tour de dentelle, leur jupe de soie et leurs mules à talons ?

Telle était Gertrude, véritable diamant de la maison du vieux peintre.

La servante écarta discrètement la tapisserie qui masquait la porte et annonça qu'un visiteur demandait à être introduit auprès de M. Van Hoëf.

Celui-ci, certain d'avance de son fait, crut devoir prendre l'air brusque et répondre assez haut pour être entendu du fond de l'antichambre :

— Qu'est-ce, Simonne ? Vous savez que je n'aime pas à être dérangé à cette heure-ci. Quel est ce visiteur ?

— Une ancienne connaissance, M. Quentin Matsys.

— Ah ! ah !... un garçon qui ne dessinait pas trop mal... pour un forgeron. Faites-le entrer.

Quentin parut, le visage coloré par l'émotion. A peine osait-il avancer, et ses salutations multipliées décelaient son embarras.

A l'aspect du jeune homme, Gertrude rougit et, confuse, baissa la tête. Tout intimidé qu'il était, Quentin s'aperçut de ce mouvement, et il en conçut quelque espoir.

— Bonsoir, Quentin, dit Van Hoëf. A quel motif dois-je attribuer votre visite ?

Et comme celui-ci hésitait à répondre, le peintre ajouta :

— Seriez-vous devenu muet, par aventure ?

C'en était fait, il fallait parler. Quentin sentit cependant que la présence de Gertrude était un obstacle à la franchise de sa déclaration.

— Monsieur, dit-il, l'objet qui m'amène est délicat, et je ne dois le communiquer qu'à vous seul.

— Ah ! ah ! ma fille est de trop... Gertrude, ma chère enfant, passe dans ta chambre.

Gertrude s'inclina avec soumission, salua l'étranger et sortit.

— Nous voici seuls, dit le peintre. Expliquez-vous sans retard. J'aime la franchise.

Quentin balbutia quelques mots.

— Tenez, dit Van Hoëf, je vais vous épargner le reste. Votre visite m'était annoncée par un de vos parents, — assez peu favorablement, il est vrai ; — mais je n'écoute pas les propos, et en toute chose, je juge volontiers par moi-même.

— Ah ! monsieur, je ne sollicite que votre indulgence, moi qui ai eu la témérité...

# LA FLANDRE ILLUSTRÉE

10 CENTIMES LE NUMERO  
dans toutes  
LES VILLES DE FRANCE.

Paraissant tous les Dimanches

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS.

ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE : 8 FR.

ABONNEMENT

UN AN. . . . . 6 fr.  
SIX MOIS. . . . . 4 »

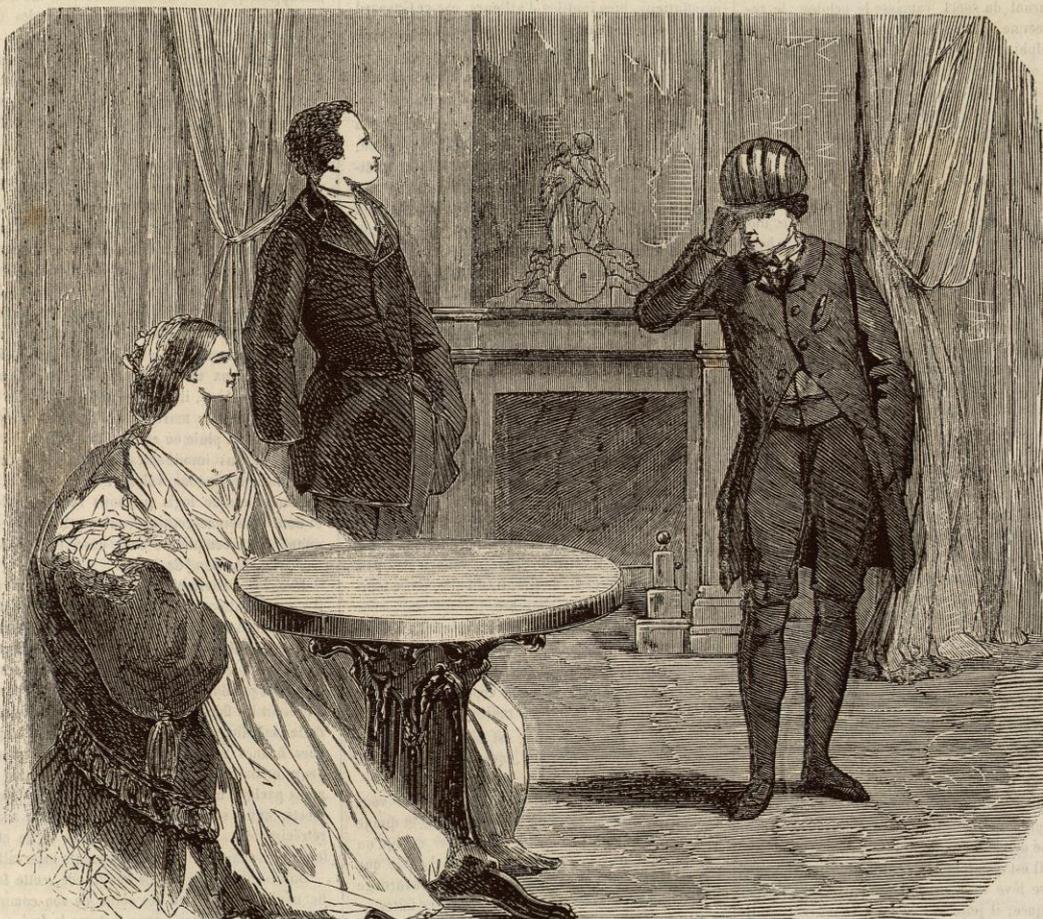
**BUREAUX**

RUE DE TENREMONDE, 26,  
LILLE.

**SOMMAIRE :** Farandole, par M. Georges Bell. — Pierre-Paul Rubens (suite). — Les Verds-Vêtus et les Chapeaux violets (chronique artésienne), par M. Ch. de Franciosi. — Les Chaperons blancs (suite). — Physionomie de la Flandre au XIX<sup>e</sup> siècle, par M. Saint-Quentin. — Chronique, par M. Stéphen.

**POUR LA VENTE AU NUMÉRO**

S'adresser à l'Administration  
Rue de Tenremonde, 26, à Lille.



En ce moment, Fernand entra.

## FARANDOLE

La marquise Delphine de Fourvières a vingt-cinq ans; elle avait dix-huit ans à peine quand elle épousa le marquis Armand, un des hommes les plus accomplis du faubourg Saint-Germain. Ce fut, au dire de ceux qui assistèrent à la bénédiction nuptiale des deux époux, une union merveilleusement assortie. Toutes les convenances d'âge, de fortune, de nom, s'y trouvaient réunies. On prétend même que les deux jeunes gens s'aimaient le plus sincèrement du monde, ce qui, aux yeux des grands parents, n'est point absolument indispensable, mais, de l'avis de tout le monde, cela n'a jamais rien gâté. — Il y a sept ans

qu'ils sont mariés : c'est un vieux ménage, et pour le monde, où ils sont souvent ensemble, pour les amis même qui les voient de près, ils sont parfaitement unis. Cela s'explique : la marquise n'a presque pas de défauts, le marquis n'a point de vices. Armand, comme aux premiers temps de la lune de miel, est resté plein d'égards, de soins, d'attentions pour sa femme; les mœurs du club ne l'ont point gâté, et il se croit richement payé de toutes ces prévenances par un sourire de la marquise. Il y a huit jours à peine, il en était encore ainsi dans le charmant hôtel qu'ils habitaient tous deux; mais, depuis ces huit jours, le marquis semble poursuivi par une idée fixe. — Il a toujours aimé les chevaux, il a fait courir; avant son mariage même, il avait plusieurs

fois risqué de se rompre les os en montant en *steeple-chase*, mais jamais il ne s'était acquis le renom d'un sportsman enragé; il avait scrupuleusement voulu faire parade peut-être de son habileté et prouver qu'en fait de courage il ne le cédait à personne, mais jamais il n'avait passé pour un des excentriques du turf. Bien que fort riche, il paraît raisonnablement, pourquoi ce qui n'était chez lui qu'une distraction innocente, est-il tout-à-coup devenu une passion? Et cette passion encore s'exerce sur un objet indigne, Farandole, un cheval sans valeur, une bête inconnue, vicieuse même, qui se dérobe entre les mains des jockeys les plus habiles, qui s'est toujours laissé battre, même par des rivaux sans nom sur les hippodromes de Paris et de pro-

Les commères levèrent à ja fois les mains et les yeux, achevèrent leurs tasses de *candee*, firent à la hâte leurs adieux à la malade, et s'empresèrent de partir pour répandre le secret dans toute la ville, de sorte que longtemps avant que le malheureux bourgmestre pût convoquer le conseil à l'hôtel-de-ville, tout le monde était déjà convaincu qu'il avait consenti à livrer au comte tous les chefs de son parti, et que quatre cents Chaperons blancs devaient être perdus sans miséricorde.

Pendant que cette conversation avait lieu entre Mevrouw de Beete et ses deux commères, Anna, qui avait arrêté les pas de son bienfaiteur à son passage dans l'antichambre, l'avait supplié de lui accorder quelques instants d'entretien, et son bon tuteur fut trop heureux d'y consentir. Il lui témoigna le plaisir qu'il avait à la revoir, en la baisant sur le front, en lui donnant une petite tape sur la tête, et en lui pinçant la joue, comme il l'aurait fait à un enfant de cinq ans, lui recommandant d'être bonne fille, afin que Dieu la bénît, et lui promettant d'être son ami tant qu'il vivrait.

— Je sais bien, monsieur, dit Anna, que vous êtes l'ami de tous les malheureux, et c'est cela qui m'encourage à vous parler du sujet qui m'amène. J'ai une histoire bien douloureuse à vous raconter, et il me reste bien peu de temps pour préparer mes paroles. Me pardonneriez-vous donc si j'entre brusquement en matière ?

— C'est inutile, mon enfant, répondit le bourgmestre; je sais déjà ce que vous voulez dire. Voilà ma bourse: je connais la détresse du peuple de Gand; c'est sans doute quelque malheureux qui n'a pas de quoi acheter du pain.

— Non, Monsieur, reprit Anna; grâce à votre générosité, je n'ai aucun besoin d'argent. Je veux parler du jeune prisonnier dont la garde vous a été confiée pendant l'absence de Van Arteveld.

— Du... du prisonnier! s'écria le bourgmestre. Hélas! mon enfant, que puis-je faire pour un homme qui, je le dis à regret, a été condamné à mort par le conseil des Chaperons blancs? Si tout ce que j'ai entendu dire est vrai, il l'a bien mérité... Et cependant, j'en suis très fâché.

— O monsieur! dit Anna en l'interrompant et en fondant en larmes, si vous avez la moindre pitié, la moindre amitié pour moi, sauvez cet infortuné! Car... sachez que... ce prisonnier, et le masque qui m'a sauvé la vie à Bruges sont... la même personne.

— C'est lui qui vous a sauvé la vie, mon enfant!... Je voudrais que vous ne me l'eussiez pas dit!... Je voudrais ne pas être son gardien!

— Ne dites pas cela, mon cher père (vous savez que vous m'avez permis de vous donner ce nom); réjouissez-vous plutôt de ce qu'étant son gardien vous avez le moyen de sauver un brave chevalier de la mort, et moi d'une douleur éternelle.

Le bourgmestre mit ses mains dans ses poches, fit deux ou trois tours dans la chambre; puis s'arrêta tout à coup et jeta les yeux sur Anna. Sa physionomie parlait plus éloquentement encore que sa bouche. Son tuteur lui jetant les bras autour du cou, s'écria :

— Ne me regardez pas ainsi, je ne puis le supporter; je sais que j'ai promis d'être votre père, et qu'un père doit toujours s'efforcer de rendre ses enfants heureux. Que voudriez-vous donc que je fisse?

Anna le prit doucement par la main et répondit à demi-voix :

— Je voudrais que vous me permisiez de faire pour lui à Gand ce qu'il a fait pour moi à Bruges; de sauver une créature humaine d'une mort cruelle... de lui rendre la liberté.

— Sainte Vierge Marie! Savez-vous bien ce que vous me demandez? Savez-vous que je risque ma vie si je vous accorde votre prière? Cependant ce chevalier est brave quoiqu'il soit notre ennemi; il vous a sauvée, mon enfant, et nous devons être reconnaissants de ce bienfait: d'ailleurs une vie comme la vôtre vaut cent vieilles vies comme la

mienne. Je vous aime, Anna; sur mon âme, je vous aime, et j'aimerais mieux mourir que de vous voir triste... Que faut-il que je fasse?

Anna le serra dans ses bras comme s'il avait été réellement son père, pendant que le bourgmestre, s'arrachant de son étrointe, lui dit avec précipitation qu'il était obligé de sortir afin de donner des ordres pour la réunion du conseil.

— Eh bien! que décidez-vous? demanda Anna; il faut qu'il soit libre cette nuit; demain il sera trop tard.

— Vous êtes une petite sotte de me faire des questions si dangereuses... Les murs ont, dit-on, des oreilles. Ne voyez-vous pas que je suis sorti en si grande hâte, pour convoquer le conseil, que j'ai laissé les clefs de la prison sur ma table? Martin est de faction; mais ne faut-il pas que Martin ait le temps de souper? Le pauvre diable ne doit pas mourir de faim; je puis bien lui permettre de quitter son poste pour un moment, il s'est si bien battu aujourd'hui. Mais ne me demandez plus rien et faites ce que vous voudrez.

Le bourgmestre sortit, et Anna prenant les clefs, vola plutôt qu'elle ne courut chez Bianca, sans l'assistance de qui elle ne pouvait rien faire. L'orgueilleuse Italienne aimait à exercer son autorité et à tourmenter ceux mêmes à qui elle rendait service. Elle ordonna à Anna de se retirer dans sa chambre et de ne pas bouger qu'elle ne l'appelât. Anna fut obligée d'obéir; et après une attente longue et cruelle, Bianca vint enfin lui donner l'heureuse nouvelle que le prisonnier s'était échappé avec les contrebandiers brabançons, et que, selon toute apparence, il était déjà en sûreté dans les lignes des assiégeants.

Jean COHEN

(La suite au prochain numéro).

## PHYSIONOMIE DE LA FLANDRE

### AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

La Flandre, en produits si riche de toute sorte qu'engendrent la terre et l'industrie, et que répand le commerce par toutes les voies de communication, est une contrée assez intéressante pour que nos lecteurs voient avec plaisir passer sous leurs yeux sa physionomie générale.

Que l'on ne s'étonne pas de nous voir prendre d'un peu haut cette étude, où doivent successivement se dérouler aux regards, comme dans un vaste panorama, la nature du sol et les productions du territoire, en même temps que divers aperçus généraux sur l'histoire, les mœurs, les monuments, le commerce, l'industrie, le climat et le caractère physique et moral des habitants de ce pays; son aspect riant et animé, sa richesse, l'insouciance et la gaité de sa population, dépendent, selon nous, de deux causes principales; certaines circonstances d'événements historiques viennent s'y joindre pour les modifier, sans pour cela les atteindre dans leur essence.

Ces deux causes sont la nature géologique et topographique du sol, d'une part; et, de l'autre, le climat, les autres circonstances atmosphériques, la situation et les entourages de cette heureuse contrée.

La Flandre, d'après la géologie, appartient à la couche de terrain que l'on est convenu d'appeler terrain de transition. Comme telle, cette couche renferme dans son sein le calcaire carbonifère riche, composé de chaux et de charbon, comme l'indique ce nom lui-même.

De là, des aliments à nos besoins et à ceux de nos industries. La terre dont on fait des briques et le calcaire dont on fabrique la chaux servent à bâtir; la houille, ou le charbon de terre, sert à la fois à nos besoins domestiques et aux exigences industrielles de toute sorte dont fourmillent ce riche pays et ses environs.

Les houillères, dont l'exploitation elle-même est un commerce, donne du pain à des milliers d'ouvriers mineurs, et le superflu et même le luxe à des milliers d'actionnaires, qui se partagent le fruit des entrailles de cette mère prodigue, la terre de Flandre.

La houille, après son extraction, chauffe les usines, qui fabriquent le fer et les machines; les chaudières et les rails destinés à la construction des chemins qui servent à les transporter; la houille chauffe la vapeur, et les convois, ainsi mis en mouvement par cet agent actif, et chargés de millions de kilogrammes de ce charbon, le répandent à la ronde comme l'âme et le principe de toutes nos industries.

Ce n'est pas tout: ce minéral noir et informe, d'apparence brute, devient l'agent universel de notre éclairage. On jette la houille crue dans les fours des usines préparées *ad hoc*, le gaz s'échappe par des tuyaux qui portent partout sa vive lumière. La houille carbonisée ou le coke, que l'on retire des fourneaux, après la formation du gaz, va encore, sous cette forme, alimenter nos feux et certains établissements métallurgiques qui, en raison de certaines propriétés économiques, la préfèrent à la houille crue pour leur genre de fabrication.

Mais aux métallurgies, il faut du fer; c'est le principal élément de ces usines: ce métal se trouve encore dans le sein de notre sol. Les hauts-fourneaux séparent les matières étrangères de ce minerai, et le fer, livré au commerce et aux divers ateliers de fabrication, subit, sous le nom de fonte, fer et acier, ces merveilleuses métamorphoses qui frappent tous les jours la vue dans nos brillantes expositions. Que ne peut le génie de l'homme secondé par un travail opiniâtre! Cette étincelle que Dieu a donnée à ses privilégiés pour l'exploiter et la faire germer dans toutes les positions de la vie. C'est le génie qui conçoit; le travail exécute. Or, *labor improbus omnia vincit* (le travail opiniâtre vient à bout de tout). Que de beaux résultats en perspective!

Les ateliers de toute sorte vomissent leurs produits; les chemins de fer sont créés, et, de tous les côtés de notre belle Flandre, on voit se croiser ces lignes noires qui couvrent comme d'un vaste réseau cette terre laborieuse et hospitalière, et destinée à diriger les convois portant sur tous les points richesse et civilisation.

Les canaux viennent, de concert avec les chemins de fer, favoriser les opérations commerciales, et échanger avec les pays d'alentour les produits de cette terre féconde.

Si la terre de Flandre recèle des trésors géologiques, cette nourricière infatigable peut aussi se glorifier de ses merveilles agricoles.

Une industrie quelconque ne peut prendre naissance qu'à la condition nécessaire d'existence des aliments qui donnent lieu à sa création. Les aliments du feu (le bois et le charbon), une fois trouvés, le fer engendra les ateliers métallurgiques, comme nous venons de le voir; la betterave avait aussi de brillantes destinées.

Simple végétal, peu gracieux, mais bien utile, la betterave, tout à la fois rivale de la canne à sucre et de la vigne, devait, tour à tour, devenir sucre et alcool, selon les exigences du moment, et parfois dans le même temps et dans un même établissement. La betterave est donc la source des sucreries et des distilleries, qui suffirait à peine à la consommation de notre pays et à nos nombreuses expéditions du commerce.

Dans une autre famille, dans les plantes grimpanes, nous trouvons un végétal dont les fleurs vertes et pâles ne disent rien à la vue; cette plante est le houblon, qui alimente nos brasseries, qui fournit à lui seul des flots de boisson à toutes nos populations septentrionales, et dont la vogue s'est répandue jusqu'au Nouveau-Monde. Quel envahissement! Il n'y a que le sucre et le tabac qui puissent se vanter d'avoir un si vaste domaine! Sans quitter la surface de la terre, nous trouvons les pâturages, les prairies, les bestiaux de toute espèce.

La végétation abondante, grâce à la qualité des terres qui sont partout fortes et naturellement riches en engrais, favorise l'élevé des races bovine et ovine. Ces animaux, tout en fournissant aux Flamands une excellente nourriture avec leur chair et leur laitage, alimentent aussi de leurs peaux et de leur laine les tanneries, les corroieries, les filatures et les ateliers de tissage, qui, répandus par toute la province, sont au rang des principales industries de ce pays.

Le sol, généralement plat de la Flandre, devient montagneux aux environs des Ardennes, et cet état du terrain parait favoriser énormément l'exubérance de la végétation dans ces sites enchanteurs. Les pâturages toujours verts et abondants de cette partie de la province, où paissent de magnifiques troupeaux, composés pour la plupart de vaches dont le lait se fige, pour ainsi dire, en tombant; les petites fermes et les modestes chaumières, suspendues sur les crêtes de ces collines, avant-coureuses de la grande chaîne ardennaise; la beauté et le charme de ses vues, changeant d'aspect à toute heure du jour, avec les plus heureux et les plus divers effets de lumières; ces labyrinthes bordés de haies, et dans le parcours desquels on rencontre de magnifiques échappées de vues; cette réunion de merveilles, jointe à la constante variété du paysage, où la nature semble se jouer avec ses accidents et ses couleurs; ces vaches, ces génisses bondissantes, fuyant à l'aspect du promeneur indiscret qui s'arrête à tout instant pour les admirer; cette généreuse magnificence de notre mère commune a fait avec raison surnommer Avesnes et ses alentours la *Suisse du Nord*.

Joignez à ces richesses agricoles toutes les productions nécessaires aux besoins d'une population qui se trouvent en abondance sur ce riche territoire, et vous aurez une idée juste des ressources de ce pays.

Voilà donc tous les fruits de l'agriculture et de l'industrie qui naissent chacun dans les lieux les plus favorables à leur exploitation. Il faut qu'ils s'écoulent, il faut qu'ils se répandent, il faut qu'ils soient mis en mouvement par le commerce, dont les voies de communications de toute sorte ne contribuent pas peu à animer la physionomie déjà riante de notre belle Flandre.

Tout s'émeut; les convois se croisent, les ateliers retentissent nuit et jour du bruit de la fabrication; les produits de l'industrie se heurtent avec les productions de la terre; la Flandre, déjà riche, enrichit encore ses enfants, qui ne se lassent pas de demander à ses entrailles les richesses dont elle se montre si prodigue. De là, l'aisance et cet abord franc et joyeux des bons habitants de ce pays; de là leurs mœurs simples et faciles, et leurs habitudes laborieuses.

Le Flamand, travaillant sans cesse à sa fortune, est à peu près sûr d'arriver à une honnête aisance, grâce aux ressources qu'offre son pays. Aussi, comme il se repose volontiers dans cet heureux espoir, après une journée quelquefois pénible, auprès de son pot de bière et fumant sa pipe traditionnelle, en devisant sur les événements de la journée, ou jouant aux cartes, comme nous les peint Téniers.

De cet espoir dans l'avenir pour les uns, et d'une aisance réelle chez les autres, doit nécessairement naître cette sécurité et ce calme qui se lisent sur toutes ces bonnes figures flamandes, dont la sérénité semble défier la destinée. Prêts à tout, rien ne les étonne; et, quand le malheur vient les frapper, ils perdent peu de temps à le déplorer; s'il existe un remède, ils l'appliquent immédiatement, sinon, ils en prennent leur parti et cherchent dans leur philosophie des consolations inconnues à bien d'autres moins calmes et moins résignés aux coups du sort.

Ce caractère égal les rend agréables à tout le monde; leur physionomie enjouée commande la gaité, et il leur échappe parfois dans la conversation des saillies d'autant plus heureuses que le bon sens est toujours mêlé à leur esprit. Cela tient-il à leur nature réfléchie? Tout porte à le croire; quoiqu'il

en soit, on ne les verra jamais sacrifier un ami à une saillie quelque spirituelle qu'elle puisse être.

Les Flamands sont solidaires, entre eux; leurs mœurs commerciales les engagent à rester attachés au sol natal; ils grandissent et sont élevés ensemble, et la connaissance qu'ils ont les uns des autres, par suite de cette manière de vivre, justifie assez leur confiance, et les rapports de commerce et d'amitié qu'engendrent les mêmes habitudes et le séjour commun au pays natal. Leurs intérêts et leurs cours sont également unis, et qui attaque, sans fondement, la réputation de l'un d'eux, court le risque de n'être pas bien vu des autres. On aime à voir cette touchante union qui fait de plusieurs milliers d'habitants une grande famille dont chaque membre est prêt à se sacrifier pour les autres.

Tous ces faits sont le résultat de nos observations; nous n'avons rien que nous n'ayons vu de nos propres yeux. Nous trouvant appelé par notre position dans une petite ville du département du Nord, et en rapports presque continus avec les commerçants qui s'y trouvaient, nous avons été à même de voir plusieurs ventes, faites par suite de cessations de commerce, nous avons vu ce qu'on appelle des banqueroutes légales; eh bien! quelques mois après, nous étions tout étonné de retrouver le commerçant, dont les affaires avaient si mal tourné, associé dans une industrie de la même ville, et ayant toute la confiance de celui qui organisait cette industrie; et il ne faut pas croire qu'on puisse invoquer ici le proverbe: *qui se ressemble s'assemble*; car le chef de fabrique n'avait pas, comme l'associé en question, fait de mauvaises affaires.

C'est un exemple que nous citons entre mille, de cette union et de cette solidarité qui existent chez les Flamands jusque dans les intérêts les plus sérieux de la vie.

Des hommes unis à ce point doivent se rencontrer volontiers après les labeurs et les occupations du jour, et tous organisent des réunions, que l'on appelle cercles, salons ou cabarets, où chacun va partager avec les habitués qu'il choisit ou qu'il rencontre ses craintes, ses espoirs sur les intérêts communs et commerciaux, ou bien jouer et causer de ses joies ou de ses peines. Toutes les classes trouvent donc moyen de se réunir dans un lieu et de se faire une société en rapport avec leur importance; on en voit même tous les jours monter d'un degré l'échelle sociale jusqu'à ce que leurs constants efforts suivis de succès leur permettent de frayer avec les familles en renom: c'est le prix du courage et du talent.

Les Flamands, si actifs dans les affaires, ont aussi leurs moments de loisir: ce sont les dimanches, les jours de fête et les jours de kermesse, cela est juste; ils ont bien travaillé, il faut qu'ils se divertissent. Ils mettent (et cela est encore très naturel), beaucoup plus d'animation au jeu qu'au travail ou dans leurs opérations commerciales; de sorte qu'il n'est pas rare de voir s'élever entre amis qui n'ont d'ailleurs jamais eu la moindre jalousie de métier, une rixe qui quelquefois dégénère en voies de fait, si l'on arrive trop tard pour prévenir cette fâcheuse rencontre à coup de poing. Le Flamand est très anglais de ce côté, il boxe très volontiers, mais ce n'est qu'un orage, un grain espagnol dissipé par une brise flamande; le calme renaît aussitôt, et la bière, cette liqueur souveraine, pour ainsi dire, complice de ce débat, sert à le terminer.

T<sup>is</sup> SAINT-QUENTIN.

(La suite au prochain numéro).

## CHRONIQUE

Lille, le 21 décembre 1858.

Noël, voici venue la semaine des riants souvenirs et des joies ineffables, la semaine remplie de chants

et de jeunesse, de parfums indicibles et d'harmonies suaves.

C'est dans toute la chrétienté la fête par excellence; car avec la pensée religieuse qui en est inséparable, se mêlent et se confondent, dans cette solennité, les joies de la famille les plus douces et les plus vives réjouissances intimes.

L'arbre de Noël qui a inspiré avec un charme si touchant la muse familière de tant de poètes, tout chargé de bougies et de jolis présents, fait, durant ces jours d'allégresse, la joie des enfants réunis.

N'a-t-on pas eu raison de dire que ce mot de Noël est, chaque année, un signal de rapprochement dans beaucoup de familles? On aime, quand la nuit est venue, quand le vent glacé de décembre fait entendre au-dehors sa plaintive chanson, à se grouper autour de l'aïeule en prière, à prier avec elle devant le vieux foyer, à mêler enfin les joies domestiques aux joies si pures de l'une des plus grandes fêtes chrétiennes.

Vous connaissez tous la charmante poésie de M<sup>lle</sup> de Girardin, intitulée: *Le Jour de Noël*; chaque année nous la voyons reproduite, le 25 décembre, dans un grand nombre de journaux; vous aurez sans doute occasion de la relire; tant mieux pour vous.

Nous avons promis dimanche dernier de revenir avec quelques détails sur M. Semet et sur son opéra nouveau la *Demoiselle d'honneur*. Nous le répétons, ce n'est pas de la chronique théâtrale que nous faisons ici; nous écrivons pour le lecteur de Douai, d'Arras, de Valenciennes, tout autant que pour le lecteur de Lille. Peu importe aux étrangers de savoir que notre premier ténor est le *rara avis* de la province, que notre première chanteuse est une charmante artiste; que tel ou tel acteur est tout à fait digne de son emploi. Nous voulons simplement aujourd'hui saluer la succès d'un enfant du Nord, et venger un peu nos concitoyens du reproche d'indifférence qu'on leur jette sans cesse à la face.

La première représentation de la *Demoiselle d'honneur* a été une véritable solennité. Jamais salle brillante et mieux garnie n'accueillit l'œuvre d'un maestro. Écouté dans un silence religieux, qui n'était troublé que par l'éclat des applaudissements, l'opéra de M. Semet a soulevé au dernier acte un enthousiasme général. Les artistes étaient rappelés, les morceaux bissés, et l'auteur, entraîné sur la scène, voyait tomber à ses pieds deux magnifiques couronnes.

Nous ne parlerons ni des sérénades ni du banquet offert au jeune compositeur; tout cela dépasserait le cadre de notre petite revue. M. Semet est reparti pour Paris où l'attendent, nous en sommes sûr, de nouveaux succès. Une œuvre nouvelle de notre concitoyen sera mise prochainement à l'étude au Théâtre-Lyrique.

Les fêtes du grand monde vont reprendre un nouvel essor; le carnaval secoue ses grelots et prépare ses travestissements les plus joyeux. Si, dans le courant des fêtes de l'hiver, nous venons à saisir au vol quelques-unes de ces petites nouvelles à la main dont les lectrices sont toujours friandes, nous leur en offrirons la primeur; nous leur dirons aussi dans une prochaine revue ce que nous avons le plus admiré dans les salons les plus riches et sur les épaules les plus séduisantes; nous leur ferons, en un mot, un Petit Courrier de la Mode dans le chef-lieu du département du Nord. Qu'elles nous promettent une seule chose, c'est de ne pas trop se laisser séduire par le récit de toutes les merveilles que nous étalerons à leur yeux, et de ne pas exiger de leur père, de leur mari ou de leur tuteur, l'achat d'une toilette trop tapageuse.

STEPHEN.

comtesse et lui, il devait y conduire, sous le prétexte de lui faire faire un voyage d'agrément.

En arrivant à Tournai, la comtesse d'Artois apprit que le jeune roi s'y trouvait depuis la veille avec ses deux oncles et les principaux seigneurs de sa cour. Elle s'empressa donc d'envoyer Gilbert au duc de Bourgogne pour lui remettre une lettre, et en attendant son retour, elle parcourait son appartement avec une impatience et un trouble qui se lisaient sur tous ses traits. Il parut à la fin, et l'ayant saluée respectueusement sans parler, il se tint prêt à répondre aux questions que sa maîtresse pourrait lui faire.

— Gilbert, dit-elle, que vous a répondu le duc de Bourgogne ? Approuve-t-il mon projet ? Parlera-t-on au roi aujourd'hui ?

— Madame, répondit le syndic des pilotes, le duc compte proposer de nouveau cette affaire au roi, et il vous supplie de venir le trouver à la salle d'audience, à l'heure où Sa/Ma est à la coutume de se montrer. On dit que vos projets ayant été ébruités au moyen de papiers trouvés sur un messager français fait prisonnier à Bruges, une députation de Chaperons blancs vient d'arriver de Gand pour essayer de conclure avec le roi un traité, afin qu'ils s'abstiennent de pénétrer dans la Flandre avec des desseins hostiles.

— Vraiment ! dit la comtesse. Il faut empêcher cela ; sans quoi je prévois la manière dont tout ceci finira. Les rebelles offriront de se soumettre à la France, et le pays sera à jamais perdu pour nous. — Il faut que j'aille le duc de Bourgogne ; mais avez-vous appris des nouvelles de mon fils ? C'est dans le moment où on a le plus de besoin de lui qu'on ne sait où il est. Vous m'avez dit qu'il s'était sauvé de Bruges ?

— Le bruit s'en est répandu, Madame. Un pauvre paysan a raconté qu'il avait vu monseigneur déguisé en homme du peuple, et accompagné d'un jeune chevalier et d'une demoiselle, dans laquelle ce paysan dit avoir reconnu la fille de Jean Hyon.

— La fille de Jean Hyon accompagnerait le comte dans sa fuite ? Cela n'est pas possible. Elle n'était pas à Bruges.

— Du moins, Madame, vous ignorez qu'elle y fut. Le sire d'Enghien était l'ami dévoué de monseigneur ; il aura bien trouvé quelque moyen de cacher à tous les yeux une jeune personne qui, bien que fille d'un rebelle, doit, selon le bruit général, devenir l'épouse de Louis.

— Il périra avant d'accomplir ce projet ! Jamais je ne souffrirai qu'il souille mon sang par une pareille alliance. L'intérêt du duc de Bourgogne et le mien sont d'accord à cet égard ; mais en voilà assez sur ce sujet. Dites-moi, Gilbert Mathieu, où est Ursule ? Avez-vous pris soin que personne ne la vît ?

— Elle est renfermée dans mon appartement conformément à vos ordres. Elle vous a suivie depuis Bruges, mais elle déclare qu'elle veut partir ce soir même. Cependant, Madame, je désirerais que vous missiez beaucoup de prudence avant de vous confier à une personne qui est l'instrument habile et avoué des Chaperons blancs, et en particulier de Pierre Dubois.

— Je ne vous demande point de conseils, dit la comtesse de ce ton hautain qui lui était ordinaire ; je vous dis qu'Ursule ne feint d'être l'instrument des Chaperons blancs que pour me faire connaître tous leurs projets. Vous oubliez que c'est Ursule qui vous a vendu le poison dont vous vous êtes servi pour faire mourir le traître Jean Hyon.

— Elle nourrissait contre lui une inimitié personnelle. Croyez-moi pourtant, Madame, elle n'est point l'ami du comte de Flandre, et je soupçonne. D'après les précautions qu'elle a prises en arrivant ici pour ne point être vue et le vif désir qu'elle témoigne de quitter Tournai en sortant de l'audience, doutez-vous aller l'honorer, je soupçonne ; dis-je, qu'elle a plus à craindre de ceux de notre parti que nous ne l'imaginons. Je pense qu'elle aura pris part à quelques sombres machinations qu'elle tremble que vous ne découvriez.

— Il faut pourtant que je la voie. Envoyez-la-

moi. Une seule entrevue encore et je la laisserai partir. J'irai ensuite au conseil. Vous m'attendrez, Gilbert, près de la salle d'audience.

Gilbert fit un salut et se retira. Après qu'il fut parti, la comtesse s'approcha d'une table et prit dans une petite boîte un feuillet de papier. Elle le tint à la main et le parcourut pendant quelques instants. Ensuite, elle prit des notes comme si quelque chose d'important avait tout-à-coup frappé son esprit. Cependant la porte s'ouvrit, et Ursule se présenta à elle.

La prétendue sorcière tenait à la main la baguette mystérieuse dont elle se servait pour ces absurdes charmes qui, dans le siècle où elle vivait, obtenaient du crédit même chez des personnes les plus éclairées.

— Fermez la porte, dit la comtesse ; je ne veux pas que Gilbert Mathieu nous écoute. Je ne dis aux gens que ce qu'il faut qu'ils sachent, et il n'a rien de commun avec la conférence que je vais avoir avec vous.

Ursule obéit.

— Approchez-vous, femme, continua la comtesse d'un air grave ; car bien qu'insensible à tout sentiment de vertu et de religion, elle partageait sans exception toutes les croyances superstitieuses de son temps. Ursule, avez-vous appris le résultat des événements ? Le sang d'Artois coulera-t-il encore dans les veines des comtes de Flandre ? Réussirons-nous ?

— Cela dépendra, répondit la magicienne avec un regard qui semblait lire dans les airs ce qu'aucun autre ne pouvait y voir, cela dépendra de cette nuit. Avant la douzième heure, le sort de l'Artois et de la Flandre sera à jamais scellé.

— Que voulez-vous dire, femme ? Je n'entends rien à votre énigme.

— Je n'ose parler plus clairement. Il y a des puissances qui agissent pour nous et qui ne veulent pas qu'on les nomme ; il y a des actes qui doivent être faits et ne doivent pas être répétés ; il y a des charmes qui opèrent sans qu'il nous soit permis de découvrir pourquoi. Rappelez-vous bien les instructions que je vais vous donner, et vous parviendrez au but auquel vous aspirez.

— Ce but est le pouvoir, dit la comtesse. C'est ainsi que j'interprète vos obscurs discours. Mais quels moyens faut-il employer pour y arriver ?

— J'ai consulté des esprits effrayants qui révèlent leurs projets à l'aide de ces astres brillants qui ressemblent à des diamants répandus sur le manteau de la sombre et triste nuit. Ils vous promettent le succès, pourvu que la France s'unisse à la Flandre. Pour arriver à ce résultat, il faudra obéir à mes instructions.

— Obéir ! dit la comtesse qui, malgré sa croyance dans le pouvoir de la sorcière, ne pouvait souffrir qu'on lui parlât sur ce ton. Qui est-ce qui donne ici des ordres à Marguerite d'Artois ?

— Quand vous conférez aujourd'hui avec le duc de Bourgogne sur les moyens de pénétrer dans la Flandre, faites-lui promettre de conduire son armée par le pont de Comines.

— Le pont de Comines ! Pourquoi cette étrange direction ? Pourquoi les troupes françaises doivent-elles passer la rivière sur ce pont plutôt que sur tout autre ?

— Le succès en dépend. Faites bien attention à mes paroles, fière princesse. Si le duc de Bourgogne ne prend pas cet engagement avec vous, cette nuit, avant que la douzième heure ait sonné, votre entreprise échouera, et la couronne de Flandre passera dans une maison étrangère.

— Vos discours sont obscurs, et vous me donnez ce conseil sans aucune apparence de raison. Comment puis-je me fier à vous ? quelle preuve pouvez-vous me donner que vos paroles sont sincères et vos instructions conformes à la prudence ?

— Je puis vous offrir le passé pour gage de l'avenir. Qui a dit à Gilbert Mathieu que la députation de Gand devait arriver ici aujourd'hui ? Qui lui a

fait connaître, pour que vous en tiriez votre profit, que les imbéciles citoyens de Gand consentiraient sans peine à détrôner leur comte, à adorer la France et à plier le genou devant un prince étranger, pourvu qu'on leur permit de garder en sûreté leur or ? n'est-ce pas Ursule ? Et enfin, princesse, qu'elle est celle qui, pour vous obéir, pour faciliter le succès de votre politique rusée, a engagé les Chaperons blancs à commencer eux-mêmes les hostilités contre la France ? N'est-ce pas encore Ursule ?

— Avez-vous fait cela ? s'écria la comtesse ; dans ce cas, je puis en effet me fier à vous. J'obéirai sans réflexion à tous les ordres que vous me donnerez. S'ils ont vraiment agi comme vous le dites, toute espérance d'accordement entre les Chaperons blancs et la France est à jamais évanouie.

— Ils l'ont fait et à mon instigation. Un détachement de soldats du parti de Dubois a incendié un village sur les frontières de France. C'est vous, Marguerite d'Artois, qui avez eu la première idée de faire naitre une inimitié irréconciliable entre le roi de France et nos peuples. Croyez-vous maintenant que je vous serve avec sincérité ?

— Je crois tout, dit la comtesse avec une joie qu'elle ne pouvait cacher. Tenez, Ursule, voilà de l'or. Il faut que je me rende au conseil. Le duc de Bourgogne consentira. Il faudra qu'il me donne la promesse que vous exigez, ou bien les lances d'Artois ne se joindront point à son armée. Je me souviendrai du pont de Comines.

— Oui, du pont de Comines, reprit Ursule, et un rayon de maligne joie vint éclairer sa sombre physionomie. C'est là que la mort veillera et que je compterai les heures.

La comtesse inclina la tête en signe d'assentiment, et quitta Ursule pour se rendre au conseil.

Jean COHEN.

La suite au prochain numéro.

## PHYSIONOMIE DE LA FLANDRE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

(Suite et fin)

Ceci se passe dans les derniers échelons de la population flamande, et nous sommes bien obligé de rester quelque temps dans le bas de l'échelle, si l'on songe que ce sont surtout dans les classes intermédiaires que l'on trouve le cachet des mœurs et des habitudes de la province, que nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Et cela est tout naturel ; ne sont-ils pas plus que les autres attachés au sol de leur pays où les fixent leurs intérêts ? Le commerçant ou l'industriel qui voyage pour lui ou pour un autre, que l'on est convenu d'appeler patron, ne sort de sa province que pour aller s'approvisionner ou vendre ses produits. Il y revient aussitôt ses affaires faites, et ne manque pas de s'y trouver les jours de la kermesse, journées sacrées et auxquelles on ne peut manquer.

C'est pour la kermesse que les maisons se préparent au dehors et au dedans : le maçon et la ménagère font chacun leur office ; c'est alors que les villes et les villages paraissent dans tous leurs atours ; c'est pour cet heureux temps que les jeunes gens font quelques économies, et que la jeune ouvrière a ménagé de quoi se procurer une toilette nouvelle avec laquelle elle va briller au bal de la fête. C'est là qu'elle étale avec orgueil le fruit de sa laborieuse et modeste industrie. L'étranger, dans ces belles journées, où tout est joie et divertissements, est toujours bien venu. Cet accueil cache, dit-on, un grain d'égoïsme, mais quelle est la passion humaine qui soit complètement désintéressée ? Peut-on en vouloir aux bons Flamands de s'enorgueillir de leur vieille réputation d'hospitalité ?

Si vous voulez faire la cour à ces bonnes gens ou

vous faire bien venir d'eux, respectez leurs coutumes dans ce qu'elles paraissent avoir de plus absurde à vos yeux : je veux parler des mannequins, des farces de circonstance, etc. ; songez que ce qui ne plait pas à votre caractère sérieux peut plaire à d'autres qu'à vous ; que ces marionnettes de toute sorte ne sont là qu'un prétexte de réunion, et que parmi les gens du peuple, elles attirent souvent plus d'amateurs que la kermesse elle-même ; songez que, comme vous, les enfants doivent s'amuser, que c'est une fête pour eux ; songez enfin qu'une population libre, intelligente et laborieuse se repose de ses travaux sérieux par d'agréables futilités, et vous ne verrez plus que l'esprit des mannequins, ce qui vous semblait drôle vous paraîtra presque ingénieux, et vous serez avec eux les premiers à admirer ces marches parfois si majestueuses et si imposantes qui font venir les curieux des pays les plus éloignés. Comme eux, vous admirerez leurs processions, sachant qu'elles ont été instituées en commémoration d'un événement souvent glorieux et toujours cher à la population. Si, comme les sceptiques, vous croyez que c'est une fiction, quel mal y voyez-vous ? C'est la joie de tout un peuple, le divertissement d'une foule d'étrangers accourus comme vous pour se distraire, c'est une bonne fortune pour l'endroit où la kermesse règne en souveraine.

Le jour de la réjouissance a sonné ; toutes les populations se répandent dans l'heureuse ville qui célèbre sa fête, lui payant en échange de l'hospitalité qu'elles reçoivent leur tribut de richesses, de joie et d'admiration, en attendant que les citadins fêtés aillent, à leur tour, leur rendre visite en pareille circonstance.

Ces jours de fête sont le signal de bien des réjouissances et parfois de bien des réunions artistiques destinées à jeter au sein de ces divertissements une agréable variété. Outre les marches traditionnelles, comme les chars à Cambrai, Gayant, Philippe-le-Bon à Douai, Reuss à Dunkerque, les Fantoches à Condé, les Incas à Valenciennes, Notre-Dame-de-la-Treille à Lille, il y a encore de fort jolis festivals, où les meilleurs artistes des environs viennent lutter de zèle et d'émulation. Il y a les concours où ils luttent de talent, où ils composent, pour ainsi dire, devant un jury compétent, qui leur décerne le prix mérité, médaille d'or ou d'argent, dont le chef de musique se décore avec un juste orgueil et au nom des musiciens qu'il représente. Ces réunions musicales où se succèdent parfois une douzaine de sociétés philharmoniques, ne contribuent pas peu, autant pour la variété de leurs morceaux que pour la pureté de l'exécution, à charmer les oreilles d'un public avide d'entendre quelques sons mélodieux, en sortant du tohu-bohu ordinaire et même obligé d'une ville en pleine kermesse : cela fait diversion.

Aussi les étrangers se promettent-ils bien d'y revenir ; contents d'un accueil aussi agréable, ils ne peuvent manquer à leur retour chez eux de faire partager leur enthousiasme à leurs amis et connaissances, qui viennent les années suivantes grossir le nombre des amateurs.

Les kermesses donnent l'idée d'autres divertissements, qui ont bien aussi leur mérite. Le sport qui a eu lieu naguère entre Condé et Valenciennes, sur le territoire de Vicq, en offre un exemple. On ne saurait trop encourager les courses destinées à pousser à la culture et à l'amélioration de la race chevaline, à laquelle le chemin de fer a porté un si rude échec, outre que ces nobles exercices font d'un lieu naguère désert le centre de ce que l'aristocratie du sport a de plus distingué dans les pays environnants ; c'est, pour ainsi dire, un petit Longchamps, où l'on voit briller tout-à-coup les perles de la beauté flamande, parisienne et anglaise, dans d'élégantes américaines ou de brillants phaétons, escortés par l'élite des écuyers de ces trois pays. Quelles émotions subites, diverses pour ceux qui courent et ceux qui font courir ! Quelle affluence ce genre de distraction, nouveau pour notre province, ne doit-il pas ame-

ner ; si vous songez surtout à l'accueil, un peu mêlé d'intérêt, il est vrai, mais toujours agréable de nos Flamands et de leurs ménagères.

Leur intérieur se ressent, s'il nous est permis de parler ainsi, du cachet de bienveillance à la fois, et de sage réflexion peintes sur leurs physionomies. Les Flamandes sont d'une propreté proverbiale ; on se mire dans leurs meubles, et tout, chez elles, respire un air de salubrité qui est le luxe bien respectable de celui qui n'en aurait pas d'autre. Les ménagères d'ailleurs, fraîches, roses, au teint riant et fleuri, semblent, en vous regardant du seuil de leur porte, vous inviter à entrer, tellement engageant est leur air et avenante leur physionomie ! C'est alors qu'elles reçoivent un étranger qu'on peut juger de leur aimable empressement. Elles se multiplient, et n'ont, pour ainsi dire, pas l'air de travailler, tant elles savent cacher dans leur physionomie cet air inquiet et soucieux des gens pour lesquels le travail est un supplice. On dirait que la joie qu'elles ont de vous recevoir s'augmente des peines qu'elles se donnent. O la bonne hospitalité flamande !

Et quand on voit, entouré d'une belle chevelure blonde, le front blanc et pur et les beaux yeux bleus de nos Flamandes, ces yeux si rêveurs et si doux, on se demande si ce n'est pas un reflet de l'azur de l'Océan, qui lèche, sans se lasser, les bords de leur riant contrée.

La science, qui désillusionne souvent, prétend que les yeux bleus et les cheveux blonds viennent du tempérament lymphatique, lot ordinaire des populations sous un climat humide, brumeux et constamment couvert d'un voile épais de brouillard, comme on le voit en Angleterre et en Hollande ; nos aimables lectrices voudront bien choisir entre ces deux causes ; quant à nous, nous prenons la première : elle nous sourit davantage. On ne peut faire qu'un reproche à nos belles blondes, si toutefois c'en est un, c'est d'être généralement un peu froides et fort portées à la rêverie ; à leurs yeux, on peut reprocher de n'être pas toujours le miroir de l'âme.

Mais tous les types ne sont pas blonds et les tempéraments flegmatiques en Flandre ; il y a (sans toutefois recourir à la statistique), à peu près autant de bruns que de blonds, sans compter les bruns aux yeux bleus. D'où vient cette exception aux pays du Nord ? Elle s'explique parfaitement par le séjour des Espagnols dans nos contrées, qu'ils ne durent abandonner qu'avec un certain regret. Ils apportèrent des Espagnes, pays de feu, leur tempérament bouillant qu'ils firent partager aux Flamands auxquelles ils s'allièrent.

Du flegme des enfants de la Flandre et de l'ardeur de ceux de l'Espagne devait naître une génération privilégiée, qui, tout en participant de la froide raison des Flamands, était destinée à jouir des avantages moraux et physiques de la constitution espagnole. Il devait, pour m'exprimer ainsi, se produire, entre ces deux races, un choc, et, de ce choc, jaillit l'éclat du génie que l'on voit briller dans la personne des artistes de toute sorte qui ont illustré ce pays. On peut dire, sans faire trop crier, que c'est à ce mélange de sang que nous devons les peintres, les sculpteurs, les musiciens célèbres de la Flandre. Les Rubens, les Van Dick, les Téniers, les Jean de Bologne, et tant d'autres, dont l'énumération serait ici superflue, ont pour ancêtres des Espagnols, et leurs œuvres, dont se glorifie encore leur patrie, auxquelles l'univers ne cessera de rendre un juste hommage, et dont l'on se disputera éternellement la possession ; leurs œuvres, sorties de leurs mains inspirées, accusent bien la chaleur et la vie qu'elles doivent au sang de cette origine. C'est donc un peu à l'Espagne que nous devons ces célébrités.

Mais ce ne sont pas là toutes les traces que les enfants de la péninsule hispanique nous ont laissées de leur passage ; et c'est le cas, ici, de rappeler ces beaux types de femmes brunes, aux yeux noirs et au teint mat qui nous font rêver à ce beau ciel

toujours riant d'azur, des Castillanes et des boleros, pour lequel elles semblent être nées. Mais ce rêve n'est que d'un moment : notre climat froid et lourd, notre architecture, à pignons aigus, complètement dénuée de charme, vient nous rappeler à la réalité !

La Flandre, pays du commerce et de l'industrie, ne peut pas tout avoir. Il existe, cependant, par-ci par-là des souvenirs de l'architecture transpyrénéenne. Vous avez pu voir, en voyageant dans nos principales villes, à Valenciennes, à Lille, à Arras et dans une foule d'autres cités, ces maisons dont les étages supérieurs dominent et semblent vouloir abriter le passant ; ces bâtiments nous viennent des Espagnols.

Mais, la Flandre possède, en outre quelques beaux édifices. Les flèches de nos cathédrales et de nos beffrois, qui s'élèvent si orgueilleusement au-dessus des autres bâtiments, semblent montrer à l'homme, en dirigeant ses regards, cette voûte éternelle, objet de toutes nos aspirations. Les aiguilles sveltes, légères et majestueuses dominant les villes et leurs environs, à plusieurs lieues à la ronde, commandent le respect au voyageur étonné devant l'œuvre humaine que le temps a consacrée. C'est que ces monuments sont, pour la plupart, comme nous l'avons dit, les sentinelles vigilantes de nos cités qui s'en orgueillissent à juste titre de les posséder. C'est de là que partent les signaux d'allégresse, d'alerte, de tristesse et de deuil pour une population ou famille entière ; ce sont les monuments qui signalent les principales opérations de la vie, ou qui reçoivent nos premiers soupirs. C'est l'église qui nous reçoit au baptême, et qui nous abrite dans tous les actes consolants de la religion ; c'est elle qui voit régulièrement venir, au moins une fois par semaine l'accorte Flamande avec ses enfants, pour remercier de sa prospérité celui de qui nous tenons tout ; c'est elle aussi, jeunes et charmantes lectrices, qui annoncera, par le tintement joyeux de ses cloches, l'heureux jour de votre hyménée ; c'est son timbre funèbre qui sonne le glas de la mort.

Les beffrois jouent aussi leur rôle ; mais un rôle moins intime, un rôle plus général, si l'on peut s'exprimer ainsi, rôle qui, du reste, fait l'objet d'un article spécial qui a paru sous le titre de : *Nos beffrois*, au N° 18 de ce journal.

On voit donc les monuments et les types flamands se disputer le territoire de Flandre avec les monuments et les types espagnols ; on voit la rêverie dans les regards de l'un, le feu dans les yeux de l'autre, et, ce qui est assez rare dans tous les pays, l'on rencontre les caractères de chaque race dans une même nature privilégiée, sans doute : je veux parler de la brune aux yeux bleus ; et c'est notre belle Flandre qui offre ces spectacles aussi agréables que variés. Aussi Rubens crut-il ne pouvoir mieux faire que de prendre sa femme pour figurer dans son remarquable tableau de la *Madeleine repentante*. C'est là, de la part d'un artiste, un bien bon témoignage en faveur de nos types.

Tous les avantages réunis sont bien faits, il faut l'avouer, pour flatter un peu l'amour-propre du peuple flamand. Il voit partout, autour de lui, luxe, richesse, abondance ; il voit les bienfaits immenses qui résultent de la circulation de ses produits et de ses capitaux dans tous les pays environnants ; les bénéfices que retire le trésor public des importations et exportations incessantes de marchandises et objets de commerce de toute sorte ; joignez à cela les migrations annuelles des peuplades des provinces et des pays environnants, venues pour trouver dans la Flandre les ressources qu'elles savent bien ne devoir pas trouver chez elles, et vous comprendrez le juste orgueil des Flamands. Beaucoup de gens, venus de différents endroits, s'établissent dans ce pays riche et hospitalier ; ils s'y localisent, et ne retournent que rarement vers leur ingrate patrie.

De là, chez le Flamand, cette satisfaction, cette estime de soi-même, qui fait que l'on est bien disposé envers les autres, et, par suite, cette franche

hospitalité envers les étrangers. Ils sont gais, affables, engageants ; mais positifs et beaucoup moins disposés à la rêverie que leurs voisins les Allemands. On peut leur faire le reproche qu'ils ont de commun avec beaucoup d'autres peuples, c'est d'accorder plus d'attention à la richesse qu'au vrai mérite ; la fortune est par suite le principal mobile de bien des unions, que l'on appelle mariages de convenance. Ils sont, du reste, assez bons époux, et l'on rencontre parmi eux de ces passions bouillantes qui font tout sacrifier à l'amour ; cette passion (nous pourrions, malheureusement, en citer un exemple), les pousse quelquefois jusqu'au suicide. C'est encore un héritage (bien triste, cette fois-ci), des races espagnoles.

Les jeunes Flamands, généralement jolies, méritent d'être aimées. Elles joignent à la pureté de leurs mœurs une habitude de franchise et de manières engageantes qui forcent les jeunes gens à les apprécier. Ajoutez à cela le courage et le talent qu'elles mettent dans la direction d'une maison, et vous aurez le secret de cet attrait irrésistible auquel succombent, il faut le dire, bien des étrangers.

Dans les campagnes, les pères de famille ont l'habitude d'emmener, dans leurs excursions commerciales, leurs enfants avec eux, pour leur donner la marche et la clef de leur industrie. Ils ne manquent pas d'intelligence et de précocité dans les affaires ordinaires de la vie ; mais l'éducation, généralement négligée, par suite de cet esprit de spéculation qui règne dans le pays, laisse bien souvent à désirer. Espérons que les rapports fréquents qu'ils ont avec les gens de la ville corrigeront, par la suite, cette apreté de mœurs, comme un arbre fruitier de bonne qualité enlève l'apreté du sauvageon. Cette grossièreté rustique si désagréable, surtout chez les jeunes paysannes, qu'elle fait parfois oublier leurs bonnes qualités, a parfois son mérite, il faut le dire ; elle est la sauve-garde de leur honneur vis-à-vis des jeunes citadins trop empressés à leur plaire, et la parodie des bergères de Florian vient à l'appui de mon assertion. Cette chanson, en effet, peint bien la manière d'être de certaines bergères de notre temps, et nous ne voyons point d'inconvenient à citer le couplet où les caractères du jeune soupirant et de la rustique et vigoureuse bergère sont si bien en présence. Je regrette d'avoir oublié le nom de l'auteur de cette spirituelle parodie, dont voici le cinquième couplet :

— Permetts qu'à ton corsage,  
Je plac' cet fleur des champs ;  
Sur ta tête ce feuillage,  
A tes pieds ces rubans !...  
— Monsieur ! tout ça a l'honneur ;  
Mais j' n'ous que mes sabots ;  
Si vous m' touchez encore,  
J' vous les cass'rai su' l' dos !

Je vous laisse à penser si la réponse est engageante !... Mais aussi l'honneur est sauf, et faut-il, malgré qu'on en dise, rendre, en cette circonstance, hommage à la rusticité des procédés. Mais quel abri pour la vertu !... C'est, du reste, une leçon bien piquante donnée aux abus de la civilisation, et l'on aime à voir cette grossière naïveté venir en remonter à quelques-uns de nos jeunes écrivains souvent peu scrupuleux dans le choix de leurs plaisirs.

Espérons que la civilisation, se moralisant de jour en jour, répandra sur nos populations ses heureuses influences, en donnant aux champs et à la ville, à chacun ce qui leur manque, c'est-à-dire, plus de savoir-vivre et d'instruction d'une part, et plus de scrupules et de retenue de l'autre ; et l'on pourra alors citer notre bonne et glorieuse province de Flandre comme un modèle de richesses et de vertus.

T<sup>r</sup> SAINT-QUENTIN.

## PANTHÉON DES FLANDRES

**ARMINIUS** (Jacques). Il naquit à Oude-Water, en 1560, et fut le chef de la secte religieuse des Armi-

niens, appelés aussi *Remonstrants*. La vie de cet homme, qui s'attira de nombreuses persécutions et des ennemis puissants, fut fort agitée.

Lié par une étroite amitié à Théodore de Bèze, chef des calvinistes, il fut d'abord ministre à Amsterdam, puis professeur de théologie à Leyde, en 1603.

Ses leçons furent assidument suivies, et il vit se presser à ses cours une multitude de jeunes gens, qui bientôt devinrent de fervents disciples ; mais le gouvernement s'émut, des troubles graves surgirent à la suite des discussions publiques qu'il soutenait sur la prédestination, la grâce et le libre arbitre ; questions qui avaient alors le privilège de passionner toutes les têtes.

Arminius fut cité à La Haye et afin d'avoir à rendre compte de sa doctrine ; il obéit à cette injonction et partit.

Mais, dès son arrivée à La Haye, où il se flattait de trouver des partisans, il reconnut qu'il avait à faire à une coterie de gens qui avaient résolu sa mort.

Non-seulement il ne put conserver l'espoir de faire prévaloir sa doctrine, mais il dut même renoncer à la défendre ; bientôt, abreuvé d'amertume et de soucis, il tomba malade et mourut le 19 octobre 1609, laissant un nombre considérable de disciples convaincus, et plusieurs ouvrages destinés à expliquer et développer ses théories.

Le synode de Dordrecht condamna les livres et fit emprisonner les principaux disciples ; quelques-uns furent mis à mort.

La doctrine d'Arminius compte encore des adeptes.

Elle se résumait en cinq propositions, dont quatre étaient orthodoxes, et la cinquième hérétique, puisqu'elle avait été condamnée plusieurs fois par l'Église catholique.

Elle prit le nom d'Arminius, et fut appelée *arminianisme*. Nous avons dit que les Arminiens furent aussi désignés sous le nom de *Remonstrants*, cela vient de ce que lorsqu'Arminius voulut réformer ce qu'il trouvait d'exorbitant dans la doctrine de Calvin, il adressa, en 1606, aux états-généraux des Provinces-Unies, une requête intitulée : *Remonstrance*.

Au milieu de l'irritation des esprits causée par les dissensions religieuses, on donna aussi en Hollande le nom d'Arminiens à tous ceux qui se montraient opposés aux desseins du prince d'Orange. Le grand-pensionnaire Barneveldt, de Witt et plusieurs autres le portèrent.

**ARTEVEED** (Jacques), brasseur, né à Gand, et qui joua un grand rôle dans l'histoire des Flandres. Audacieux, adroit, ambitieux, il fit soulever presque toute la Flandre, et, pendant neuf ans, il représenta le parti de la révolte, dont il se fit le chef. Il fut assassiné par les Gantois, en 1345, dans sa propre maison.

**ARTEVELD** (Philippe), fils du précédent, se mit à la tête des Flamands révoltés en 1382, et fut tué à la bataille de Rosebeck, après avoir tenté de relever le drapeau arboré par son père.

**ATHIAS** (Joseph), juif et célèbre imprimeur d'Amsterdam, qui dota les Flandres de magnifiques éditions très estimées, et de nos jours devenues fort rares.

Celles qu'il donna en 1661 et 1667, de la Bible hébraïque, sont de véritables chefs-d'œuvre.

Les États-généraux, pour l'en récompenser, lui firent présent d'une chaîne d'or et d'une médaille de même métal.

Il mourut en 1700, entouré de l'estime publique, et après avoir amassé par son travail et son économie une fortune assez considérable.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

## CHRONIQUE

Lille, 1<sup>er</sup> février 1859.

Prenons à l'aventure un des livres qui viennent tout récemment de voir le jour au milieu de nous ; il y avait longtemps déjà que la bibliographie locale ne

s'était enrichie de quelques productions nouvelles. Comme sœur Anne, elle a bien fait de rester au sommet de la tour et d'attendre sans se désespérer : voici venus, avec le nouvel an, les travaux mûris pendant l'année qui vient de mourir.

Place au poète, d'abord. *Ciel et Terre*, de M. Gustave Bouchez, est un joli volume de poésies où vous remarquerez de très beaux vers. — ce qui est assez rare de nos jours. Il y en a pour tous les goûts, des vers de douze pieds, de huit, de dix et bien d'autres encore ; il y a des sonnets — oui, vraiment, de très jolis sonnets — des épitres, des élégies, un poème, une polémique où l'auteur se déclare le champion de la femme. Sans comparer mal à propos M. Bouchez à Victor Hugo ou même à ce pauvre Alfred de Musset, comme l'ont fait plusieurs de nos confrères du grand format, nous nous bornerons à dire que les beaux vers du jeune poète dénotent l'inspiration d'un homme de cœur qui fait servir sa muse à la défense de tous les bons sentiments. C'est déjà beaucoup que de mériter un éloge de ce genre, et nous en félicitons sincèrement M. Bouchez.

Parlons-nous d'une brochure intitulée : *De la décadence de la littérature et de sa restauration*, par M. Loisel, licencié ès-lettres. Dans un style qui justifierait les idées de l'auteur sur le triste état des lettres modernes si le nom de l'auteur pouvait être invoqué comme une autorité, M. Loisel tance d'importance les écrivains et les hommes du jour. Lisez la brochure, arrivez aux conclusions, mais nous voulons bien vous en prier, *risum teneatis, amici!*

Passons à un livre plus sérieux : M. le comte de Melun vient de publier la vie de sœur Nathalie, fondatrice de la congrégation des filles de l'Enfant-Jésus à Lille. Il appartenait à M. le comte de Melun de faire revivre parmi nous cette sainte femme qui ne pouvait rencontrer un historien plus convaincu.

Il nous arrive de Cambrai un volume de poésies qui respirent un agréable parfum de jeunesse et de pur sentiment ; l'auteur des *Fleurs de jeunesse* est M. Ch. Cormont, qui rédige un journal littéraire, la *Revue de l'Escaut*, qui poursuit très gentiment sa carrière dans le nord de la France.

Quel est l'artiste du Nord qui ne connaît pas, au moins de nom, l'Association lilloise ? On se rappelle les expositions auxquelles le comité a tant de fois convié les peintres de notre département. Chaque semaine, des réunions littéraires et musicales fournissaient aux jeunes gens du pays qui cultivent les lettres et les arts, les moyens de se faire connaître et de généreux encouragements. L'Association lilloise est en train de se réorganiser sur des bases plus solides. Nous saluons avec sympathie cette œuvre utile à tant de titres, et nous espérons que l'appel des organisateurs sera entendu par nos concitoyens. Ce n'est pas le fond qui manque ici ; l'élément artistique et littéraire est peut-être plus répandu qu'on ne le pense ; ce sont les moyens qui font défaut le plus souvent, et, à ce titre, on ne saurait trop encourager les efforts de la nouvelle association.

La musique a toujours eu parmi nous de dignes apôtres ; ouvrons plutôt les études mélodiques que M. Steinkuler vient de publier et qui ont mérité les éloges les plus flatteurs de deux maîtres de l'art, Marmontel et Henri Herz. Faisons-nous également l'écho des applaudissements qui viennent d'accueillir à un concert donné à Valenciennes une œuvre d'un autre enfant du Nord, M. Ferdinand Lavainne. C'est une fantaisie à grand orchestre, intitulée *Vesuve*, qui a valu à notre concitoyen une nouvelle et légitime ovation.

Terminons enfin en constatant encore un succès d'un sculpteur valenciennois : M. Grandfils vient d'être chargé par le ministre d'état d'exécuter l'une des statues en marbre qui doivent être placées au musée du Louvre.

STÉPHEN.